

DON JUAN.

CHANT TROISIÈME¹.

I.

Salut, Muse! *et cætera*. — Nous avons laissé don Juan endormi, ayant pour oreiller un sein blanc et heureux, veillé par des yeux qui n'avaient jamais connu les larmes, aimé par un jeune cœur trop plein de son bonheur pour sentir le poison qui se glissait en lui, et pour savoir que celui qui reposait là était un ennemi de son repos, avait souillé la source de sa vie innocente, et changé en larmes le plus pur sang de ce cœur si pur.

II.

O amour! pourquoi dans ce monde est-il si fatal d'être aimé? Pourquoi à tes berceaux entrelaces-tu des branches de cypres? Pourquoi ton plus fidèle interprète est-il un soupir? La femme qui aime les parfums cueille des fleurs, et les place sur son sein, — où elles vont mourir. Ainsi ces frères créatures, objet de notre adoration, ne sont pressées sur notre sein que pour y trouver la mort.

III.

Dans sa première passion, la femme aime son amant; dans toutes les autres, ce n'est que l'amour qu'elle aime; l'amour devient une habitude dont elle ne peut se défaire, qu'elle quitte et reprend à volonté comme un gant souple, comme vous vous en convaincrez en la mettant à l'épreuve. D'abord un homme unique a le privilège d'émouvoir son cœur; plus tard elle préfère l'homme au nombre pluriel, et ne trouve aux additions aucun inconvénient.

IV.

Je ne sais si c'est la faute des hommes ou la leur, mais ce qui est certain, c'est qu'une femme plantée là — à moins qu'elle ne se jette pour le reste de ses jours dans la dévotion — doit nécessairement, après un intervalle décent, être courtisée; sans doute, c'est à sa première affaire d'amour que son

cœur est donné sans partage; cependant, il en est qui prétendent n'en avoir jamais eu *aucune*, mais celles qui en ont eu ne s'en tiennent jamais à *une*.

V.

Une chose douloureuse, et qui est un redoutable indice de la fragilité, de la folie et de la perversité humaine, c'est que l'amour et le mariage, bien que nés tous deux dans le même climat, sont rarement réunis; le mariage vient de l'amour comme le vinaigre du vin; c'est un breuvage de tempérance, peu agréable et âpre, à qui le temps a fait perdre son céleste bouquet, pour le transformer en boisson de ménage, insipide et commune.

VI.

Il y a une sorte d'antipathie entre le premier et le second état de la femme; on emploie avec elle une flatterie peu honorable jusqu'au moment où la vérité lui apparaît trop tard. — Que faire alors, sinon désespérer? Les mêmes choses changent si vite de nom! Par exemple, la passion est applaudie dans un amant; dans un mari, ce n'est qu'un ridicule conjugal.

VII.

Les hommes deviennent tout honteux de leur tendresse; et puis, ils se lassent quelquefois un peu (mais, comme de raison, ce cas est fort rare), et alors il y a du relâchement de leur part; les mêmes choses ne peuvent être toujours admirées, et pourtant il est dit expressément dans le contrat que tous deux sont liés jusqu'à la mort de l'un des conjoints. Désolante pensée! perdre l'épouse qui était l'ornement de notre vie, et faire porter le deuil à notre livrée!

VIII.

Il faut convenir aussi qu'il y a, dans la vie domestique, certaines choses qui forment antithèse au véritable amour: les romans nous donnent le portrait en pied de toute la kyrielle des amours, mais ils ne nous représentent les mariages qu'en buste; car nul ne prend intérêt aux tendresses matrimoniales; il n'y a rien de répréhensible dans un baiser

conjugal : croyez-vous que si Laure eût été la femme de Pétrarque, il eût passé sa vie à écrire des sonnets ?

IX.

Toutes les tragédies se terminent par une mort ; toutes les comédies finissent par un mariage ; les auteurs, dans l'un et l'autre cas, abandonnent le surplus à la foi des spectateurs, dans la crainte que leurs descriptions ne donnent une fausse idée ou ne restent au-dessous de ces deux existences ultérieures, qui, du reste, pourraient plus tard les punir de leur faute ; laissant donc à chacune son prêtre et son livre de messe, ils ne parlent plus de la mort ni de la dame ².

X.

Les seuls auteurs, autant qu'il m'en souviennne, qui aient chanté le ciel et l'enfer, ou le mariage, sont le Dante ³ et Milton ⁴ ; tous deux furent malheureux dans leurs affections conjugales ; quelque divergence de conduite ou de caractère détruisit leur union (il faut souvent bien peu de chose pour amener ce résultat) ; mais vous concevez que la *Béatrice* du Dante et l'*Ève* de Milton n'ont pas été peintes d'après leurs moitiés ⁵.

XI.

Il y a des gens qui prétendent que, sous ce nom de *Béatrice*, le Dante a voulu désigner la théologie, et non pas sa maîtresse. Pour moi, et je prie qu'on veuille bien me pardonner mon opinion, je crois que c'est une vision du commentateur ; à moins qu'il n'eût la certitude de ce qu'il disait, et n'appuyât son dire de bonnes raisons, je suis d'avis que, dans ses plus mystiques abstractions, le Dante a voulu personifier les mathématiques.

XII.

Haidée et Juan n'étaient pas mariés, mais c'était leur faute, non la mienne ; il ne serait donc pas juste, chaste lecteur, de jeter le blâme sur moi, à moins que vous n'eussiez préféré les voir unis par le sacrement ; auquel cas, veuillez fermer le livre où il est question de ce couple égaré, avant

que les conséquences ne deviennent trop énormes : il est dangereux de lire d'illégitimes amours.

XIII.

Pourtant, ils étaient heureux, — heureux dans l'illicite satisfaction de leurs désirs innocents ; mais, redoublant d'imprudance à chaque visite nouvelle, Haidée oubliait que l'île appartenait à son père : quand nous avons ce que nous aimons il nous est dur d'y renoncer ; du moins au commencement, avant que la satiété soit venue ; elle faisait donc à Juan de fréquentes visites et mettait le temps à profit, pendant que son père, le pirate, était en croisière.

XIV.

Qu'on ne trouve point trop étrange sa manière de lever des fonds, bien qu'il fit main basse sur tous les pavillons ; car, changez son titre en celui de premier ministre, et ses déprédations prendront le nom d'impôt ; mais lui, plus modeste, menait un genre de vie plus humble ; il faisait un plus honnête métier, et, poursuivant sur mer ses excursions, se bornait à exercer les fonctions de procureur maritime.

XV.

Le bon vieux gentilhomme avait été retenu par les vents et les vagues, ainsi que par quelques captures importantes ; dans l'espoir d'en faire d'autres, il était resté en mer, bien qu'une ou deux rafales eussent tempéré sa joie en faisant sombrer l'une de ses prises ; il avait enchaîné ses captifs, les avait divisés en lots et numérotés comme les chapitres d'un livre ; tous portaient des menottes et des colliers, et valaient de dix à cent dollars par tête.

XVI.

Il disposa des uns à la hauteur du cap Matapan, parmi ses amis les Maïnotes ; il en vendit d'autres à ses correspondants de Tunis, à l'exception d'un homme qui, étant vieux et ne trouvant point d'acheteur, fut jeté à la mer ; quelques-uns des plus riches furent mis dans la cale, pour être échangés plus tard contre des rançons ; tout le reste fut enchaîné indistinctement, attendu que, pour les esclaves de qualité

commune, il avait reçu des ordres considérables du dey de Tripoli.

XVII.

Il disposa de la même manière de ses marchandises, dont il se défit en détail dans différents marchés du Levant : toutefois il réserva une certaine portion du butin ; c'étaient de légers articles de toilette de femme dans le goût classique, des étoffes de France, des dentelles, des pinces, des cure-dents, une théière, un plateau, des guitares et des castagnettes d'Alicante, tous objets mis à part du reste des dépouilles, et volés pour sa fille par le meilleur des pères.

XVIII.

Il choisit aussi, parmi un grand nombre d'animaux, un singe, un mâtin de Hollande, une guenon, deux perroquets, une chatte de Perse, avec ses deux petits, ainsi qu'un chien terrier qui avait appartenu à un Anglais ; son maître étant mort sur la côte d'Ithaque, les paysans avaient nourri la pauvre bête ; pour mettre en sûreté toute cette ménagerie, par le vent violent qu'il faisait, le pirate l'enferma dans une grande cage d'osier.

XIX.

Après avoir ainsi mis ordre à ses affaires maritimes, expédié çà et là quelque croiseur isolé, son vaisseau ayant besoin de réparations, il fit voile pour l'île où sa fille charmante continuait ses soins hospitaliers ; mais comme cette partie de la côte était hérissée d'écueils et de récifs qui s'étendaient à une distance de plusieurs milles, le havre était situé du côté opposé de l'île.

XX.

Il y débarqua sans retard, n'ayant ni douane ni quarantaine pour lui faire d'impertinentes questions sur le temps qu'il était resté en mer et les lieux qu'il avait visités ; il quitta son navire en laissant des ordres pour qu'il fût le lendemain viré en carène, et qu'on s'occupât à le radouber ; en sorte que tous les bras furent immédiatement employés à mettre à terre les marchandises, le lest, les canons et l'argent.

XXI.

Arrivé au sommet d'une colline d'où l'on découvrait les blanches murailles de sa demeure, il s'arrêta. — Quelles singulières émotions remplissent le cœur quand on est de retour d'un long voyage ! ce sont des inquiétudes sur l'état où nous allons trouver toutes choses ; c'est notre amour pour les uns, notre crainte des autres ; sentiments qui réveillent en nous le souvenir d'un passé depuis longtemps disparu, et ramènent nos cœurs à leur point de départ.

XXII.

Pour les maris ou les pères, l'approche du logis, après une longue excursion par terre ou par mer, doit naturellement inspirer quelques légers doutes. — Ce n'est pas une petite affaire que les femmes dans une famille (nul plus que moi n'a confiance au beau sexe, nul ne l'admire autant ; — mais il hait la flatterie, aussi je ne le flatte jamais) ; les femmes, dans l'absence de leurs maris, deviennent plus subtiles, et parfois les filles s'enfuient avec le sommelier.

XXIII.

Un honnête homme, à son retour, peut n'avoir pas la bonne fortune d'Ulysse ; toutes les femmes laissées à elles-mêmes ne pleurent pas leur mari, et ne montrent pas le même éloignement que Pénélope pour les baisers des adorateurs ; c'est grand hasard s'il ne trouve une belle urne érigée à sa mémoire, — et deux ou trois jeunes miss nées en son absence du fait d'un sien ami qui possède sa femme et sa fortune, — et si, par-dessus le marché, son argus ne lui mord les jambes.

XXIV.

S'il est célibataire, il est probable que sa belle aura épousé quelque riche avare ; mais tant mieux pour lui, car la brouille peut se mettre dans le couple fortuné, et, la dame mieux avisée alors, il pourra reprendre, en qualité de cavalier servant, ses amoureux offices, ou bien la mépriser, et, afin que sa douleur ne soit pas muette, écrire des odes sur l'inconstance des femmes.

XXV

Et vous, Messieurs, qui avez déjà quelque chaste liaison de cette nature, — je veux dire une honnête amitié avec une femme mariée, — la seule qui ait quelque durée, — de tous les attachements le plus solide, et le véritable hyménée (l'autre n'est qu'un chaperon), malgré tout cela, ne restez pas trop longtemps éloignés; j'ai connu des absents à qui on faisait quatre infidélités par jour.

XXVI.

Lambro, notre procureur maritime, qui avait moins d'expérience sur terre que sur mer, en apercevant la fumée de son toit se sentit joyeux; mais comme il n'était pas fort en métaphysique, il ignorait totalement la raison pour laquelle il n'était pas triste, comme aussi le motif de toute autre émotion forte; il aimait son enfant, et eût pleuré sa perte, sans pouvoir plus qu'un philosophe dire pourquoi.

XXVII.

Il vit ses blanches murailles reluire au soleil; il vit les arbres de son jardin et leur verdure ombreuse; il entendit le léger murmure de son ruisseau, l'aboiement lointain de son chien; et, à travers le sombre et frais feuillage, il aperçut des figures en mouvement, des armes étincelantes (chacun est armé en Orient), et des vêtements aux couleurs variées, brillant comme des papillons.

XXVIII.

A mesure qu'il s'approchait, étonné de tous ces indices d'oisiveté, il entendit, — hélas! non la musique des sphères célestes, mais les sons profanes et terrestres d'un violon. Il douta un instant si ses oreilles ne le trompaient pas; il ne pouvait deviner la cause de tout ceci; il distingua aussi les sons d'un flageolet et d'un tambour, et puis des éclats de rire de l'espèce la moins orientale.

XXIX.

Continuant toujours à s'avancer, il descendit rapidement la pente de la colline; puis, regardant sur la pelouse, à travers le feuillage que sa main écartait, entre autres signes de réjouissance il vit une troupe de ses domestiques dan-

ser ainsi que des derviches qui tournent comme sur un pivot; et Lambro reconnut que c'était la danse pyrrhique, cette danse martiale pour laquelle les Levantins ont un goût si prononcé.

XXX.

Plus loin étaient des groupes de jeunes Grecques, dont la première et la plus grande agitait en l'air un mouchoir blanc; elles étaient rangées comme un collier de perles, et dansaient en se tenant par la main; leurs longs cheveux châtain flottaient sur leur cou d'albâtre en boucles ondoyantes (dont la moindre eût suffi pour rendre fous dix poètes); celle qui conduisait la danse chantait; toute la troupe virginale l'accompagnait en chœur, et bondissait en cadence.

XXXI.

Assis les jambes croisées autour des plats, ici des groupes joyeux commençaient à dîner; on voyait des pilaus et des mets de toutes sortes, des flacons de vins de Samos et de Scio, et le sorbet rafraîchi dans les vases poreux; leur dessert pendait au-dessus de leurs têtes, et, s'inclinant sur eux, l'orange et la grenade mûre se détachaient comme d'elles-mêmes.

XXXII.

Une troupe d'enfants, réunis autour d'un bouc blanc comme la neige, ornaient de fleurs ses cornes vénérables; paisible comme un agneau non encore sevré, le patriarche du troupeau, dans sa docilité majestueuse, courbait doucement sa tête pacifique; il mangeait dans la main, baissait le front en se jouant, faisant mine de vouloir frapper; puis il cédait aux mains enfantines qui le ramenaient en arrière.

XXXIII.

Leurs classiques profils, leurs costumes brillants, leurs grands yeux noirs, leurs joues suaves et angéliques revêtues des couleurs de la grenade entr'ouverte, leurs longues chevelures, le geste qui enchante, le regard qui parle, l'innocence, apanage fortuné de l'enfance, tout cela faisait de ces petits Grecs un tableau charmant; si bien que le spectateur

philosophe soupira — en pensant que ces enfants deviendraient hommes.

XXXIV.

Ailleurs, un bouffon nain se tenait au milieu d'un cercle tranquille de fumeurs en cheveux blancs, et leur contait des histoires; il leur parlait de trésors secrets trouvés dans les vallées mystérieuses, d'étonnantes reparties faites par des plaisants arabes, de charmes pour faire de l'or et guérir des maladies, de rocs enchantés qui s'ouvrent à la main qui les frappe, de magiciennes qui d'un seul coup de baguette changent leurs maris en bêtes (mais ceci est une vérité).

XXXV.

Il ne manquait pas d'innocentes diversions pour l'imagination ou les sens; chanson, danse, vin, musique, histoires persanes, tous amusements agréables qui n'ont rien de répréhensible; mais Lambro vit tout cela avec aversion, mécontent de ce qu'on faisait en son absence des dépenses pareilles, redoutant ce *nec plus ultra* des calamités humaines, l'enflure⁶ de ses comptes de dépenses hebdomadaires.

XXXVI.

Ah! qu'est-ce que l'homme? Quels périls environnent le mortel le plus heureux, même après son dîner! — Un jour d'or sur un siècle de fer, c'est tout ce que la vie accorde au plus fortuné pêcheur; le plaisir (du moins quand il chante) est une sirène qui allèche, pour l'écorcher vif, le jeune novice; l'accueil fait à Lambro, au banquet de ses gens, ressemblait à celui que fait la flamme à une couverture humide.

XXXVII.

Naturellement économe de paroles, et se faisant une joie de surprendre sa fille (en général, c'était l'épée au poing qu'il surprenait les hommes), il n'avait point envoyé d'express pour prévenir de son arrivée; en sorte que personne ne bougea; il resta donc longtemps immobile, à s'assurer que ce qu'il voyait était véritable, beaucoup plus surpris que charmé de voir chez lui si nombreuse compagnie.

XXXVIII.

Il ne savait pas (hélas! voyez un peu comme les hommes mentent!) qu'un faux rapport (propagé surtout par les Grecs) l'avait fait passer pour mort (de telles gens ne meurent jamais), et avait mis sa maison en deuil pendant plusieurs semaines; mais maintenant les yeux étaient secs aussi bien que les lèvres; l'incarnat était revenu aux joues d'Haidée, et ses larmes ayant reflué vers leur source, elle tenait maison pour son propre compte.

XXXIX.

De là, tout ce riz, cette bonne chère, ces danses, ce vin, ce violon, qui faisaient de l'île un séjour de plaisir; tous les domestiques passaient le temps à boire, sans rien faire, genre de vie qui leur plaisait infiniment. L'hospitalité de Lambro n'était rien, comparée à l'emploi que sa fille faisait de ses trésors; c'était étonnant comme toutes choses allaient s'améliorant, pendant que pas une de ses heures n'était perdue pour l'amour.

XL.

Peut-être croirez-vous qu'à l'aspect inopiné de cette fête Lambro entra en fureur; et, en effet, il n'y avait pas là de quoi être fort content; peut-être vous attendez-vous à quelque manifestation soudaine de son déplaisir, telle que le fouet, la torture, ou tout au moins la prison, pour apprendre à son monde à être plus rangé; enfin, vous supposez que, recourant aux grands moyens, il montra les royaux penchans d'un pirate.

XLI.

Vous êtes dans l'erreur: — c'était l'homme le plus doux dans ses manières, et le mieux appris qui eût jamais commandé un navire armé en course, ou escoffié son prochain; sous ses dehors d'homme comme il faut, jamais vous n'eussiez deviné sa pensée véritable; nul courtisan ne l'eût égalé en hypocrisie, et rarement femme en recèle autant sous un cotillon; quel dommage qu'il aimât la variété d'une vie aventureuse! quelle perte c'était pour la bonne société!

XLII.

S'étant avancé vers la table la plus rapprochée, il frappa sur l'épaule du premier convive qui lui tomba sous la main, et, avec un certain sourire qui, pour le dire en passant, quoi qu'il pût exprimer, n'annonçait rien de bon, il lui demanda ce que voulaient dire ces réjouissances. Le Grec aviné auquel il s'adressait, beaucoup trop en train pour deviner la qualité du questionneur, remplit un verre de vin.

XLIII.

Et d'un air bachique, sans tourner sa tête facétieuse, il lui présenta par-dessus son épaule la coupe pleine jusqu'au bord en disant : « On s'altère à parler, je n'ai pas de temps à perdre. » Un second ajouta avec un hoquet : « Notre vieux maître est mort; adressez-vous à notre maîtresse, qui est son héritière. » — « Notre maîtresse ! » — reprit un troisième. — « Notre maîtresse ! — Bah ! — vous voulez dire notre maître, — non pas l'ancien, mais le nouveau ! »

XLIV.

Ces coquins, étant nouveaux venus, ne savaient pas à qui ils parlaient; — et le visage de Lambro se rembrunit; — un nuage sombre passa momentanément sur son regard; mais il réussit à réprimer poliment l'expression de ce qu'il éprouvait : et, s'efforçant de sourire, il demande à l'un d'eux de vouloir bien lui dire le nom et les qualités de son nouveau patron, qui, suivant les apparences, avait fait passer Haïdée à l'état d'épouse.

XLV.

« J'ignore, dit le drôle, qui il est et d'où il vient, — et je ne me soucie guère de le savoir; mais ce que je sais fort bien, c'est que voilà un chapon rôti merveilleusement gras, et que jamais meilleur vin n'arrosa aussi bonne chère; si cela ne vous suffit pas, adressez vos questions à mon voisin ici près; il vous répondra tant bien que mal, car nul n'aime plus que lui à s'entendre parler. »

XLVI.

J'ai dit que Lambro était un homme patient, et certes, en cette circonstance, il fit preuve d'autant de savoir-vivre

qu'aurait pu en montrer le plus poli des enfants de la France, cette perle des nations; il supporta ces sarcasmes contre ses proches, dissimula ses inquiétudes et les plaies de son cœur, et ne répondit rien aux insultes de tous ces gloutons serviles, qui, sans perdre un coup de dent, continuaient à manger leur mouton.

XLVII.

Or, dans un homme habitué à être obéi, — à voir les gens aller et venir à son commandement, et ses ordres exécutés en un clin d'œil, pour infliger ou la mort ou les fers, il peut sembler étrange de trouver des manières si douces; cependant, ces choses-là se voient, bien que je ne puisse expliquer pourquoi : sans doute celui qui a sur lui-même un tel empire est propre à gouverner, — presque autant qu'un Guelfe⁷.

XLVIII.

Non qu'il n'eût parfois ses moments de vivacité; mais cela ne lui arrivait jamais dans les occasions graves : alors, calme, concentré, silencieux et lent, il restait replié sur lui-même, comme un boa dans la forêt; chez lui le coup ne suivait pas la parole; l'expression de colère une fois exhalée, il ne versait pas le sang; mais son silence était fatal, et son premier coup rendait un second peu nécessaire.

XLIX.

Il ne fit pas d'autres questions, et s'avança vers la maison par un chemin dérobé; en sorte que le petit nombre de ceux qu'il rencontra ne firent pas attention à lui, tant ils s'attendaient peu à le voir ce jour-là. Si l'amour paternel plaïdait dans son cœur en faveur d'Haïdée, c'est plus que je ne saurais dire; mais, sans nul doute, à un homme réputé défunt, cette fête devait paraître un singulier deuil.

L.

Si tous les morts pouvaient en ce moment revenir à la vie (ce qu'à Dieu ne plaise!) ou quelques-uns, ou bien un grand nombre, par exemple, un mari ou sa femme (les similitudes conjugales ne sont pas plus mauvaises que d'autres), nul doute que, quels qu'eussent été leurs premiers discords, le

temps actuel ne fût plus orageux encore. — Les larmes versées sur la tombe d'un mari ou d'une épouse accompagneraient très probablement sa résurrection.

LI.

Il entra dans la maison où il n'était plus chez lui, épreuve douloureuse au cœur de l'homme, et plus rude peut-être à supporter que les tortures mentales du lit de mort : trouver la pierre de notre foyer transformée en pierre tumulaire, et, sur ces dalles refroidies, voir dispersées et pâles les cendres de nos espérances ! c'est là une douleur profonde dont un celtibataire n'a pas d'idée.

LII.

Il entra dans la maison où il n'était plus chez lui ; car sans des cœurs qui nous aiment il n'est pas de chez soi ; — et en franchissant le seuil sans être accueilli par une voix amie, il éprouva une sensation de solitude. Ici il avait habité longtemps ; ici avait coulé le petit nombre de ses jours tranquilles ; ici son cœur abattu, ses yeux rusés, s'étaient attendris sur l'innocence de cette douce enfant, unique et saint asile où s'était réfugié ce qui lui restait de sentiments purs.

LIII.

C'était un homme d'un caractère étrange, doux dans ses manières, sauvage dans son humeur, modéré dans toutes ses habitudes, tempérant dans ses plaisirs comme dans ses repas, prompt à percevoir, ferme dans le malheur, et fait pour être, sinon entièrement bon, du moins quelque chose de mieux qu'il n'était : les injures de sa patrie et son impuissance à la sauver l'avaient percé au cœur, et, d'esclave, transformé en faiseur d'esclaves.

LIV.

L'amour du pouvoir et le rapide accroissement de ses richesses, l'endurcissement produit par une longue habitude, la vie périlleuse dans laquelle il avait vieilli, les ingrats qu'avait souvent faits sa clémence, les spectacles auxquels il avait accoutumé ses yeux, les mers terribles et les farouches compagnons de ses croisières, avaient coûté à ses ennemis

un long repentir, rendu précieuse son amitié, et redoutable sa rencontre.

LV.

Mais un reste de l'antique génie de la Grèce faisait luire en son âme quelques rayons de cet héroïsme qui jadis guida ses prédécesseurs en Colchide, à la conquête de la toison d'or : il est vrai qu'il n'était pas épris d'un ardent amour de la paix. — Hélas ! sa patrie n'offrait aucune route vers la gloire ; et, pour venger sa dégradation, il avait pris le monde en haine, et s'était mis en guerre avec toutes les nations.

LVI.

Néanmoins, l'influence du climat avait versé sur son âme son élégance ionienne ; elle se manifestait fréquemment à son insu dans le goût qu'il avait mis au choix de sa demeure, dans l'amour de la musique et des scènes sublimes ; et quand le calme venait rafraîchir ses esprits, il se plaisait au doux murmure du ruisseau dont le cristal coulait à ses pieds, et la vue des fleurs lui causait de la joie.

LVII.

Mais tout ce qu'il avait d'amour était concentré sur cette fille bien-aimée ; c'était l'unique objet qui avait tenu son cœur accessible aux sentiments tendres, au milieu des sanglants exploits dans lesquels il avait été acteur ou témoin ; affection solitaire et pure, que rien ne venait contrarier ; il ne manquait plus que la perte de ce lien pour tarir dans son cœur la dernière goutte du lait de l'humaine tendresse, et pour faire de lui un nouveau Polyphème, furieux de sa cécité.

LVIII.

La tigresse, furieuse de l'enlèvement de ses petits, est redoutable au berger et au troupeau ; l'Océan, dans la guerre de ses vagues écumeuses, est effrayant pour le vaisseau voisin des écueils ; mais leur fureur s'épuise elle-même dans son choc, et leur violence sera plutôt calmée que la colère inflexible, isolée, profonde, muette, d'un cœur d'homme énergique, et surtout dans un père.

LIX.

Il est dur, quoique ce ne soit pas rare, de voir nos enfants impatients de s'éloigner de nous; — ceux en qui nous aimons à nous revoir reportés à nos jours les plus brillants, ces autres nous-mêmes, refaits d'une plus pure argile, au moment où la vieillesse s'avance, où des nuages viennent obscurcir notre crépuscule, ils nous quittent obligeamment, en nous laissant toutefois en bonne compagnie, — avec la goutte et la pierre.

LX.

Pourtant c'est une belle chose qu'une belle famille (pourvu qu'on ne nous la présente pas après dîner); il est beau de voir une mère nourrir ses enfants (si toutefois cela ne la maigrit pas); comme des chérubins autour d'un autel, ils se groupent autour du foyer (spectacle capable de toucher même un pécheur). Une mère de famille, accompagnée de ses filles ou de ses nièces, brille comme une guinée entourée de pièces de sept schellings.

LXI.

Le vieux Lambro entra inaperçu par une porte secrète, et se trouva chez lui sur le soir; pendant ce temps, la dame et son amant étaient à table dans toute leur beauté et toute leur gloire; devant eux était une table incrustée d'ivoire, splendidement servie; et, tout autour, se tenaient rangées de belles esclaves; la vaisselle était d'or, d'argent et de pierrieres; la partie la moins précieuse se composait de nacre, de perles et de corail.

LXII.

Le dîner comprenait une centaine de plats; on y voyait de l'agneau et des noix de pistache, — enfin des mets de toute sorte, — et des soupes au safran, et des ris de veau; les poissons étaient les plus beaux qui jamais aient été pris au filet, et accommodés de manière à satisfaire le goût le plus difficile d'un sybarite; la boisson consistait en divers sorbets de raisin, d'orange et de jus de grenade exprimé à travers l'écorce, ce qui le rend plus agréable à boire.

LXIII.

Tous ces breuvages étaient rangés circulairement chacun dans son aiguère de cristal; des fruits et des gâteaux de dattes terminèrent le repas; alors la fève de Moka, tout ce que l'Arabie pouvait offrir de plus pur, fut servie dans des petites tasses de belle porcelaine de Chine, posées sur des soucoupes de filigrane d'or, pour empêcher la main de se brûler; on avait fait bouillir dans le café du clou de girofle, de la cannelle et du safran, ce qui, à mon avis, n'était propre qu'à le gâter.

LXIV.

Les tentures de la salle étaient une tapisserie formée de pans de velours de teintes différentes, et ornés de fleurs de soie damassée; tout autour régnait une bordure jaune, et celle du haut offrait, dans une riche et délicate broderie bleue, et en lettres lilas, de gracieuses devises persanes tirées des poètes, ou des moralistes, ce qui vaut beaucoup mieux.

LXV.

Ces inscriptions orientales sur les murs sont très communes dans ces contrées; ce sont des espèces de moniteurs destinés à rappeler, comme les têtes de mort dans les banquets de Memphis, les paroles mystérieuses qui épouvantèrent Balthazar dans la salle du festin, et lui ravirent son royaume; les sages auront beau épancher les trésors de leur sagesse, vous trouverez toujours, en définitive, que le plus austère des moralistes, c'est le plaisir.

LXVI.

Une beauté devenue étique à la fin de la saison des bals, un grand génie mort d'un excès de boisson, un libertin se faisant méthodiste ou éclectique (car c'est le nom sous lequel ils aiment à prier), mais surtout un alderman frappé d'apoplexie, ce sont là des exemples qui vous suffoquent et démontrent que des veilles trop prolongées, le vin et l'amour, n'offrent pas moins de dangers que la table.

LXVII.

Haidée et Juan posaient leurs pieds sur un tapis de satin cramoisi, bordé de bleu pâle; leur sofa occupait trois côtés